

dans laquelle elle se dérobait d'abord, démasquait sans cesse des trésors d'esprit et de bonté, cette femme était non moins habile à détourner les remerciements qu'à les mériter.

Elle n'avait jamais fait allusion au désastre des exilés. Jamais elle n'avait donné à l'ancien prince de la finance ce titre de baron, séculaire aussi chez les Suber et qui aurait bien sonnè dans les manoirs voisins. Les réfugiés se demandaient encore si elle connaissait leur histoire.

Dans toute la société de Plou-Braô, on les soupçonnait bien d'avoir eu des revers de fortune. Cette pensée naissait d'elle-même. Mais la discrétion constante qui rendait leurs lèvres muettes fermait nécessairement celles des autres. Et, quant aux questions faites et refaites à madame de Mahaut, elles n'avaient reçu que des réponses évasives.

Jamais, non plus, la comtesse n'avait invité Marguerite à se relâcher un peu de son exactitude comme organiste. Au contraire, de temps entemps elle lui montrait parquelques mots combien elle était satisfaite de son courageux travail. En agissant ainsi, elle maintenait de force, pour ainsi dire, la fière réserve des Suber. A la suite de ces éloges qui renvoyaient Marguerite à son rôle humilié, les exilés ne pouvaient pas paraître flattés d'être reçus dans un monde qui avait toujours été le leur. La parole émue qu'ils auraient aimé dire ne pouvait plus se prononcer.

En outre, par son exemple, elle éloignait tout épanchement. Les relations si aimables, si empressées qu'elle resserrait chaque jour avec ses protégés, auraient pu être appelées familières avant d'être déclarées intimes. Elle ne parlait pas d'elle-même, elle ne rappelait jamais son passé, évidemment douloureux.

Par le recteur, Madame Suber parvint à savoir qu'elle avait perdu une fille de vingt-cinq ans, jeune femme hors ligne en qui, disait-on, étaient venus se réunir toute la beauté des Mahaut et tout l'esprit des Kerconët. Le comte était mort quinze ans après sa fille. Mais ces événements lugubres s'étaient accomplis au loin. Plou-Braô qui avait vu partir Marie de Kerconët dans toute la joie d'une jeune épousée, avait attendu quarante ans avant que, veuve et désolée, elle revint abriter dans son vieux nid breton, son isolement et ses souvenirs. C'est pourquoi les détails de sa vie étaient peu connus autour d'elle. Seules, les femmes de son âge pouvaient la nommer vraiment leur amie, en se souvenant de ces jours de jeunesse qu'au déclin de la vie, on aime tant à rappeler.

D'ailleurs, lors même que l'histoire intime de la comtesse aurait été sue de tout Plou-Braô, il eut été difficile aux Suber de l'apprendre. La présomption était qu'ainsi présentés par madame de Mahaut, abrités complètement sous sa responsabilité, ils devaient être très connus d'elle et la connaître eux-mêmes autant et plus peut-être, qu'aucun de ceux qui les entouraient.

Ils sentaient cette position délicate, et n'auraient pas voulu, par une seule question, détromper à ce sujet le sens public.